

Bibliothèque Maison de l'Orient



134875

A Mr Salmon Robinson
membre de l'Institut, honnorable

LE ROI YAŠOVARMAN, et l'auteur

PAR

M. ÉTIENNE AYMONIER.

E. Aymonier

Les découvertes épigraphiques faites en Indo-Chine depuis une vingtaine d'années ont confirmé ce que les précédents explorateurs avaient pressenti : le caractère brahmanique de la religion et indien de la civilisation de l'ancien Cambodge. Elles nous ont aussi donné, avec nombre de dates d'une très grande précision, une liste de noms de rois, incomplète d'ailleurs, qui part du VI^e pour descendre au XII^e siècle de notre ère, abattant du coup les théories accréditées par les légendes locales et à leur suite par les auteurs européens qui attribuaient aux monuments cambodgiens une antiquité quelque peu fabuleuse. Dès les débuts de ces études j'avais pu donner les dates exactes de l'érection des monuments de Bakou, 801 saka (= 879 A. D.) et de Lolei, 815 saka (= 893 A. D.).

Dans des articles parus tout récemment, cette année même, au *Journal asiatique* et à la *Revue de l'Histoire des religions*, j'ai commencé à reprendre ces questions et j'ai pu déterminer l'époque de la fondation des monuments dits de Kohker, province de Kompong Soay, qui furent construits par Jayavarman IV et son fils Haršavarman II, de 850 à 866 saka (= 928, 944 A. D.) et donner la date probable de l'édification du monument de Phnom Preah Vihéar dans la province de Koukhan, par Suryavarman I^{er} vers 940 saka (= 1018 A. D.).

J'entreprends aujourd'hui l'étude d'une figure curieuse, énigmatique, étrange même, celle du roi Yašovarman. Tantôt je pourrai m'appuyer sur des données positives, tantôt je devrai avancer des hypothèses qui ne sont pas, je pense, dénuées

de vraisemblance. Le choix que j'ai fait de ce prince s'explique en grande partie par la beauté et le nombre de ses inscriptions sanscrites, traduites par Bergaigne et M. Barth, mais aussi par un faible personnel dû à cette considération que la date de son avènement, 811 saka (= 889 A. D.), a été la première des dates de l'ancien Cambodge que j'aie déchiffrée avec certitude en 1879 ou 1880, et la première transmise au public avec celle de 815 saka, année où ce roi fit consacrer le monument de Lolei à la mémoire de son père Indravarman.

La traduction des inscriptions sanscrites ne tarda pas à nous donner les noms de ses prédécesseurs immédiats, mais elle se trompa sur un point qui n'est pas sans importance, en comptant parmi ces rois son grand-père, Prithivindravarman, et le beau-père de ce dernier, Rudravarman, tous les deux seigneurs de la cour de Jayavarman II. Comme je l'avais déjà écrit en 1885, dans les *Excursions et Reconnaissances* de Saïgon, il n'y eut que deux rois, aux règnes assez courts d'ailleurs, entre Yaśovarman et ce Jayavarman II, que nous appelons généralement Jayavarman le Grand, le prince célèbre qui monta sur le trône en 724 saka (= 802 A. D.).

Jayavarman II «vint de Java», dit formellement une inscription postérieure de 250 ans à cet événement. Le fait est à noter, car son importance pourrait être considérable au point de vue des origines de la grande architecture cambodgienne. Jayavarman, qui porta vraisemblablement d'autres noms avant de prendre celui-ci, séjourna d'abord à Indrapura, puis à Hariharālaya, et il fonda Amarendrapura. Ces trois résidences restent à identifier. Il alla ensuite ériger sa *puri* au Mahendraparvata, c'est-à-dire à l'extrémité orientale du mont Koulen, où il institua le culte du *dieu royal* avec une magnificence qui fit considérer cette fondation comme un événement prodigieux. Dès les débuts de mes explorations j'ai identifié cette

puri de Mahendraparvata avec le monument connu aujourd'hui sous le nom de Bèng Méaléa qui était une merveille de grâce et d'élégance. Je persiste encore dans cette opinion.

Dans ses dernières années, Jayavarman II revint se fixer à Hariharālaya, et après un très long règne, dont je pense pouvoir fixer la durée à 67 ans, il alla à *Paramésvara*, selon l'expression indigène qui fit bientôt de ce terme son nom posthume. « Puissé-je connaître parfaitement les Védas comme Paramésvara ! » dit encore une inscription écrite plus de 700 ans après sa mort.

Le choix de Hariharālaya qui doit être une résidence à proximité d'Angkor thom peut s'expliquer par la nécessité de surveiller les travaux de la future capitale et de son temple, le Bayon, grandiose ensemble de constructions qui dut exiger les efforts de plus d'une génération et que nous verrons inaugurer pendant les règnes suivants. Pour ce même motif probablement Hariharālaya resta la capitale officielle du Cambodge jusque vers le milieu du règne de Yaśovarman. Il est possible que cette résidence soit à identifier avec les ruines de Preah Khan au nord et tout près d'Angkor thom, mais je ne suis pas en mesure de l'affirmer.

Les inscriptions ne parlent guère du jeune Jayavarman III, le fils et le successeur de Paramesvara. J'ai quelque raison de croire qu'il monta sur le trône en 791 saka (= 869 A. D.) et que ce fut donc après un règne de huit ans qu'il s'en alla au *Viṣṇuloka*, et tel devint son nom posthume.

Indravarman qui lui succéda en 799 saka (= 877 A. D.) fut peut-être choisi par les ministres et les brahmanes. Sa femme, la reine Indradevi était, selon Bergaigne, la fille de Jayavarman II. Lui-même avait probablement du sang royal dans les veines, ce qui paraîtrait indiqué par la qualification de Kṣattriya donnée à son père Prithivindravarman qui fut, en tous cas, un

haut dignitaire dans les dernières années du règne de Jayavarman II.

« Dans cinq jours, je ferai creuser, etc. », jura Indravarman le jour de son couronnement. En effet, outre les grands travaux qui devaient être en train, il trouva, dans son règne de douze ans, le temps de faire exécuter des œuvres secondaires, mais non sans importance. Telle la construction de Bakou ou Preah Kou, monument composé de six tours en briques, élevé en l'honneur de son père et de ses autres parents défunts et consacré à Śiva et à Parvati, mais sous des vocables qui unissent étroitement aux divinités les morts plus ou moins divinisés. Telle encore la pyramide de Bakong, pyramide étagée qui était sans doute l'autel d'un linga, revêtue en pierre de grès, décorée de lions aux perrons, d'éléphants aux angles et entourée de huit belles tours en briques. A ces monuments de Bakou et de Bakong Indravarman a laissé des inscriptions où l'écriture lapidaire s'était sensiblement modifiée en abandonnant les grands jambages des inscriptions précédentes et en prenant des formes plus régulièrement arrondies. Peut-être commença-t-il à creuser l'étang superficiel de Lolei où son fils devait ériger plus tard un temple à sa mémoire.

Mais l'événement important de son règne dut être l'inauguration du Śivāśrama c'est-à-dire du monastère ou plutôt du temple par excellence de Śiva. Il plaça à la tête de ce temple deux brahmanes renommés, son vieux gourou Śivasoma, qui paraît avoir joué un certain rôle à cette époque, et Vāmaśiva, le plus illustre des élèves de Śivasoma. Vāmaśiva remplissait en outre auprès du roi les fonctions d'*upadhyāya* (maître spirituel, précepteur qui enseigne à lire les Védas) et de *hotar* (sacificateur, prêtre qui récite l'hymne du Rig Vēda). Il était aussi le gourou, c'est-à-dire le précepteur du jeune prince héritier

Yaśovarddhana, le futur Yaśovarman. Śivasoma mourut peu de temps après l'inauguration du grand temple et Vāmaśiva en resta le seul grand-prêtre.

Au début de mes études sur l'ancien Cambodge, cédant à la tendance générale qui reculait considérablement le passé des monuments, j'avais cru pouvoir identifier ce grand temple de Śiva avec Angkorvat, mais ce dernier édifice est sensiblement postérieur, tandis que le Bayon remonte évidemment à l'époque de la construction d'Angkor thom, et nous verrons bientôt que cette capitale fut inaugurée quelques années plus tard sous Yaśovarman. Le Bayon aurait donc été achevé et ouvert au culte aux environs de l'an 880 de notre ère.

Indravarman ne tarda pas à suivre dans la tombe son vieux gourou. En 811 saka, il alla à l'*Iśvaraloka*.

En montant sur le trône son fils prit le nom de Śrī Yaśovarman, qu'il analyse lui-même ainsi dans ses inscriptions : *Sri* c'est Padmā, *Yaśas* c'est gloire, *Varman* c'est cuirasse. Donc, si nous voulons traduire : «le fortuné qui a la gloire pour cuirasse». Une inscription usant d'un terme presque équivalent l'appelle Yaśodharman. Il devait être très jeune encore, pas plus de 20 à 25 ans, puisqu'il ne lui fut donné un gourou ou précepteur que lorsque son père régnait déjà. Les inscriptions font allusion d'ailleurs à sa jeunesse.

Sitôt monté sur le trône, l'année même de son avènement, il fit envoyer dans toutes les directions, aux lieux de pèlerinage les plus fameux, de véritables affiches de pierre, contenant sur leurs deux faces le même texte, en caractères du pays d'un côté et de l'autre en une écriture également indienne d'origine, mais assez différente d'aspect de la première. Nous en avons découvert onze exemplaires; un douzième contenait le texte des autres et des prescriptions particulières. Nous avons donc trouvé ce

texte reproduit 24 fois dans les deux écritures. Ces stèles sont admirablement gravées, fait remarquer M. Barth. Il est impossible d'imaginer un travail plus élégant et plus soigné en même temps. L'unité de style est si grande que si elles ne sont pas sorties du même atelier elles doivent certainement être l'œuvre des mêmes artistes.

Dans ces inscriptions digraphiques, Yaśovarman adore les dieux, retrace sa généalogie en termes vagues et pompeux, chante ses propres louanges, mentionne le don fait à Śiva du splendide Yaśodharāsrama en 811 saka, et il rend hommage à la divinité du lieu où il envoie la stèle. Les noms de ces divinités sont les seules variantes qu'offrent ces documents. Peut-être les fit-il envoyer dans les endroits où demeuraient des esclaves affectés au service du temple dont il annonce la fondation. En effet, l'une de ces stèles contient un post-scriptum ainsi conçu : « Que les serviteurs du couvent ne soient pas mis en réquisition par le gouverneur de la province et les autres fonctionnaires et qu'ils soient uniquement aux ordres du chef de la communauté et des religieux. Tel est notre commandement ». (Stèle de Houé Tamoh, en face de Bassak au Laos.)

Donc, sitôt monté sur le trône, ce jeune prince, exultant de foi, d'enthousiasme ou d'orgueil, proclamait *urbi* et *orbi* le don à Śiva d'un splendide *asrama*, couvent et temple; au Cambodge aujourd'hui encore, le terme *asrama*, quand il est employé, a le sens de temple plutôt que de couvent. Quel était ce temple de Yaśodhara ainsi qualifié de splendide ?

Nous établirons bientôt que la ville de Yaśodhara n'était autre que Angkor thom, que l'étang de Yaśodhara était le vaste espace limité par les chaussées appelées aujourd'hui *Thnāl Baray* « chaussées du Baray », et que, au centre de cet étang, s'élevait un temple, remarquable d'ailleurs, appelé Méboune actuellement.

Mais ces termes de Baray et de Méboune sont, au Cambodge, des noms communs servant généralement à désigner, le premier, le bassin à l'est des grandes résidences, et le second, le temple secondaire construit dans un îlot au milieu de cet étang. Nous en verrons un autre exemple, à propos du monument de Bantéai Chhmar. Et ce Méboune d'Angkor n'était en réalité qu'une dépendance de la capitale et surtout de son grand temple, le Bayon.

Il en résulte que, ou bien Yaśovarman annonçait simplement la fondation du couvent dépendant du temple du Bayon, et alors pourquoi employer tant de pompe; ou bien, et j'inclinerais volontiers vers cette hypothèse, il s'appropriait, par une sorte de supercherie, la gloire d'une fondation déjà faite, celle du Bayon, le grand āsrama de Śiva inauguré pendant le règne de son père par le vieux Śivasoma et par Vāmaśiva. En montant sur le trône, Yaśovarman aurait proclamé dans tout son empire le don de ce *splendide* temple de Śiva, comme s'il eût voulu faire illusion à ses contemporains et tromper la postérité, me semble-t-il. En tous cas, il n'y a pas de doute possible sur le creusement de l'étang de Yaśodhara et sur l'édification du monument appelé aujourd'hui Méboune qui s'élevait au centre de cet étang : cette œuvre étant, à maintes reprises, mentionnée par Yaśovarman dans des documents postérieurs aux inscriptions digraphiques de 811 saka.

L'étang de Yaśodhara était un vaste bassin rectangulaire, artificiel, situé à un kilomètre au plus à l'est d'Angkor Thom dont il était séparé par la rivière. Il mesurait environ trois kilomètres dans le sens est-ouest et douze à quinze cents mètres dans l'autre direction. Son axe est-ouest était à peu près en face de la porte de la Victoire, c'est-à-dire en face du Palais royal. Ces trois ou quatre cents hectares, légèrement excavés,

avaient fourni les terres de l'îlot central où s'élevait le Méboune (Mépun), le temple secondaire de la capitale, ainsi que les terres des levées du pourtour que l'on appelle aujourd'hui Thnâl Baray, chaussées du Baray (Pārāy), le grand bassin artificiel.

L'étang de Yaśodhara très superficiel, aujourd'hui transformé en rizières, n'est pas resté dans le souvenir des habitants, le terme de Baray étant trop vague et trop répandu dans le pays. Il était sans doute alimenté vers son angle nord-est par une prise d'eau dans la rivière d'Angkor, qui le longe à peu près sur ses deux faces nord et ouest. Quelque part, sur sa face d'aval (ici la face sud), un déversoir à écluse devait selon l'usage servir à vider l'eau ou à régler son niveau.

Plus tard, Yaśovarman fit lui-même selon toute vraisemblance, ériger aux quatre coins de l'étang des stèles carrées, élégantes de forme, couvertes sur leurs quatre faces d'inscriptions sanscrites, écrites en caractères étrangers et abritées sous de petites huttes en limonite ferrugineuse. Ce sont leurs textes qui précisent, à n'en pas douter, le site de cet étang de Yaśodhara.

Vers le centre de ce lac ainsi creusé à faux frais s'élevait, sur une île artificielle, le Méboune ou temple secondaire d'Angkor thom. L'île rectangulaire, carrée presque, mesure environ cent cinquante mètres de côté à sa base et une dizaine de mètres de hauteur au-dessus du sol environnant, qui est le fond de l'ancien lac. Elle offre trois terrasses étagées et en retrait, aux murs de soutènement en limonite ferrugineuse. Au centre des quatre faces, des escaliers décorés de lions monolithes conduisaient au plateau supérieur; de superbes éléphants, monolithes aussi et presque de grandeur naturelle, ornaient les angles des deux terrasses inférieures où avaient été ménagées les cellules des prêtres, des officiants. Le plateau supérieur était un rec-

tangle d'une centaine de mètres de côté. Sur sa partie occidentale, le temple proprement dit comprenait cinq tours en briques : une centrale plus élevée et les autres aux quatre angles. Les briques de ces tours sont percées de nombreux petits trous qui semblent indiquer qu'elles étaient recouvertes d'un revêtement métallique.

Il faut noter ici que le voyageur chinois, qui fit une très curieuse relation de son voyage au Cambodge à la fin du XIII^e siècle, relation traduite par Abel Rémusat, et dont les affirmations sont du reste sujettes à caution pour tout ce qu'il n'a pas vu personnellement, mentionne le vaste lac à l'est de la ville et parle d'une idole de Bouddha (*sic*) qui servait de fontaine au temple construit au centre de ce lac, l'eau s'échappant par le nombril de la statue.

Dans les inscriptions sanscrites des angles de l'étang, Yaśovarman se glorifie à plusieurs reprises d'avoir fait creuser ce Yaśodharataṭaka ou étang de Yaśodhara.

Beau comme la lune... pareil au disque de la lune...

C'est par ce roi des rois qu'a été creusé cet étang aux rives bordées d'arbres en fleurs, exhaussé au moyen d'une digue...

Il a creusé cet étang pareil au lotus où est né le créateur; ses vagues bondissantes qui s'épanouissent en larmes de cristal en heurtant ses bords en sont les mille pétales charmants, et il est riche d'étamines puisque le pollen y tombe des fleurs de ses rives. (Trad. Berg.)

Quatre années après son avènement, en 815 saka, Yaśovarman consacrait le temple de Loléi, situé à seize kilomètres environ au sud-est d'Angkor Thom, construit de même sur un flot au milieu d'un étang artificiel dont les dimensions égalaient à peu près celles de l'étang de Yaśodhara et qui avait été creusé par les mêmes procédés. La terre, légèrement excavée, avait fourni les remblais des levées du pourtour et de l'île centrale qui était soutenue par les murs de trois terrasses étagées

et qui s'élevait d'une dizaine de mètres au-dessus du fond du lac. L'étang devait être alimenté par une petite rivière qui coule à l'est. Il est aujourd'hui à sec, transformé en rizières et les habitants du pays n'ont pas gardé le souvenir de ce lac.

Le temple de Loléi comprenait vers l'angle sud-est du plateau supérieur de l'îlot quatre tours en briques ainsi que de nombreux édicules ou galeries aujourd'hui en ruines. Ici on n'a pas trouvé d'inscriptions aux angles des levées du pourtour de l'étang, mais elles existaient nombreuses sur les parois des portes et fausses portes des tours, sur les piliers des galeries et aussi sur une grande stèle digraphique dressée devant le temple au bord du plateau.

Le lac, paraît-il, avait été creusé d'abord par le roi Indravarman, qui l'appela Indratatāka ou étang d'Indra. Pourtant Yaśovarman revendique même cette œuvre, car il dit, dans l'inscription digraphique de Loléi, str. 62 :

Puis cet étang quadrangulaire sa propre œuvre, astre frais et charmant pareil au disque de la lune.

Il est certain d'ailleurs que le temple de Loléi fut construit par Yaśovarman. En effet, les inscriptions du monument nous apprennent, avec un grand luxe d'indications astrologiques, qu'en 815 saka (= 893 A. D.) Yaśovarman avait élevé ce temple à la mémoire de son père et le consacrait à Śiva et à Parvatī. Ou encore, comme dit une autre inscription, il érigeait aux quatre tours « quatre images de Śiva et de Devī pour le salut de ses parents et de ses grands parents dans l'île de l'Indratatāka qu'avait fait creuser son père ». Ces tours étaient consacrées à Śiva et à Devī sous des vocables qui unissaient étroitement à la divinité les morts qu'on voulait honorer. En l'honneur d'Indravarman le dieu principal est appelé Śri Indravarmeśvara et il était sans doute représenté sous les traits de ce roi. Selon

un usage qui paraît avoir été général dans l'ancien Cambodge et dont nous verrons bientôt un autre exemple frappant, le dieu portait ainsi le nom et la forme, *rupa*, du personnage mort et plus ou moins divinisé.

Méboune, temple accessoire, Loléi, temple funéraire et construction d'importance moindre encore, durent être élevés à faux frais et à moments perdus, pour ainsi dire : la grande œuvre de l'édification d'Angkor Thom, commencée au moins une quarantaine d'années plus tôt, devait être continuée, car il paraît bien avéré qu'elle fut achevée par Yaśovarman. Ce roi, en effet, transféra à Yaśodharapura la capitale officielle établie depuis quarante ou cinquante ans à Hariharālaya, résidence que je suis porté, ai-je dit, à identifier avec le monument appelé maintenant Preah Khan, près d'Angkor.

Une inscription khmère, postérieure d'un siècle et demi, dit que S. M. Paramaśivaloka (nom posthume de Yaśovarman) fonda le Nagara Śri Yaśodharapura et transporta le dieu royal de Hariharālaya à ce *nagara*, c'est-à-dire qu'il en fit la capitale officielle du Cambodge.

Il est bien évident, d'un autre côté, qu'on ne peut faire descendre la construction d'Angkor Thom à une époque plus rapprochée de la nôtre : Yaśodharapura étant restée, à ma connaissance, la capitale officielle des successeurs de Yaśovarman pendant près de deux siècles, sauf une courte interruption bien déterminée, et on trouve dans les ruines de cette ville des inscriptions qui s'échelonnent à partir de la mort de Yaśovarman.

Donc, vers 820 de l'ère saka, c'est-à-dire aux environs de l'an 900 de notre ère, ce prince aurait été le premier roi habitant Angkor Thom. Cette hypothèse me paraît confirmée assez explicitement par les passages suivants des inscriptions sanscrites de ce roi.

Bien qu'il fût un héros incomparable (l'unique héros), il s'était fait,

conformément aux śāstras une forteresse garnie de bons soldats et toujours brillante.

Il protégea Kambupurī qu'il avait rendue imprenable, terrifiante. . .

Kambupurī, « la ville des Cambodgiens », pourrait aussi signifier « ville des éléphants », c'est-à-dire « pleine d'éléphants ». En publiant ces inscriptions, M. Barth était déjà amené à se demander si la résidence de Yaśovarman ainsi appelée *Kambupurī* « la ville de Kambu », en d'autres termes la capitale du Cambodge, n'est pas la même que Yaśodharapurī et si les deux noms ne désignent pas en définitive Angkor Thom. Je crois avoir répondu aujourd'hui à la question que posait le savant indianiste.

En donnant ainsi son nom à la grande capitale qu'il inaugura il me semble que Yaśovarman, de même que pour le temple du Bayon, chercha à confisquer à son profit la gloire de ses prédécesseurs immédiats et surtout du fondateur probable de la ville et du temple, de Jayavarman le Grand. Celui-ci, je le répète, était mort vingt ans seulement avant l'avènement de Yaśovarman et l'édification de ces monuments colossaux dut exiger plus d'une quarantaine d'années. A mon avis, les inscriptions, tant sanscrites que khmères, forcent leur expression quand elles attribuent à Yaśovarman le mérite de la *construction*, de la *fondation* de cette capitale.

Ce qui paraît bien appartenir en propre à ce roi, c'est la construction de la *montagne centrale*, comme l'appellent les inscriptions khmères, c'est-à-dire d'une tour au centre de la ville. Les textes sanscrits la désignent sous le nom de *Yaśodhara-giri* « mont de Yaśodhara ». Selon toute vraisemblance, c'est la pyramide élevée dans le palais royal au centre de la ville et appelée aujourd'hui Phiméanakas, pour *Vimānākāśa* « le Palais aérien ». A cette tour un linga fut consacré par le brahmane Vāmaśiva, alors le seul grand-prêtre du temple de Śiva, du Bayon. Est-ce à cette pyramide que se rapporte le passage sui-

vant d'une inscription sanscrite ? « Sa gloire avait pour séjour une haute montagne ».

Deux autres fondations, celles de Bhadrapaṭṭana et de Bhadravāsa qui paraissent avoir été importantes, mais que je n'ai pas encore identifiées, furent faites pendant les dernières années du règne de Yaśovarman. Quant aux fondations moins considérables, elles durent être nombreuses, si nous en croyons les inscriptions qui sont, il est vrai, trop visiblement portées à l'exagération.

A tous les points cardinaux il fit une centaine d'aśramas (c'est-à-dire de couvents) excellents.

Ou encore :

Il a entretenu sur la terre cent aśramas chers à ses ancêtres (à qui ils comptaient comme un mérite dans l'autre monde), aux dieux (qu'on y adorait) et aux hôtes (qui y étaient reçus), pleins des subsistances et des ustensiles nécessaires, vases de prospérité.

Ayant relaté sommairement les œuvres de Yaśovarman, essayons d'examiner l'homme, d'après les indications trop flattées certainement qu'il nous a laissées lui-même.

L'élève du brahmane Vāmaśiva devait être instruit, bel esprit même. Nous avons déjà vu que son époque est caractérisée au point de vue épigraphique par un curieux phénomène, le digraphisme des inscriptions, c'est-à-dire l'usage sur la pierre d'une double écriture : l'écriture ancienne du Cambodge, originaire de l'Inde du sud et gravée sous une forme arrondie et plus ornée que dans les inscriptions des siècles précédents, et aussi une autre écriture anguleuse, allongée, également indienne d'origine et probablement dérivée de la première à laquelle elle est identique au fond quoiqu'elle présente des différences d'aspect considérables. Dans l'emploi de cette seconde écriture, mode fastueuse et éphémère qui se propagea, fait remarquer M. Barth,

de l'Inde à Java et au Cambodge, il faut voir une des preuves de rapports personnels et de fréquents échanges entre toutes les communautés de cet Orient plus ou moins hindouisé. Au Cambodge, cette fantaisie de vanité ne survécut guère, sur la pierre du moins, à Yaśovarman qui semble avoir fait de sa propagation une affaire personnelle. Les inscriptions écrites en ces caractères étrangers sont riches au point de vue littéraire, fait encore remarquer l'auteur cité. Elles témoignent, de la part des auteurs, d'une grande familiarité avec la légende épique et mythologique, particulièrement avec le *Harivaṅṣa*, la généalogie de Viṣṇu, les hauts faits de Kṛiṣṇa, poème composé dans le sud de l'Inde.

Le roi Yaśovarman qui se plaît à signer : « le roi des rois du Cambodge, l'émule du soleil, le roi aux yeux de lotus », passe, dans ces inscriptions, pour avoir composé lui-même un commentaire du *Mahābhāṣya*. Dans une autre strophe, il dit ceci en parlant de lui-même :

Dans toutes les sciences et dans toutes les escrimes, dans les arts, les langues et les écritures, dans la danse, le chant et tout le reste, il était habile comme s'il eût été le premier inventeur (ou comme s'il eût été Brahma lui-même).

Ou encore :

Il apprenait à danser aux princesses en leur donnant la mesure.

Le roi est le guru du monde entier.

Quant aux ennemis et aux défauts, il n'en avait pas.

Ses fils lui restaient aisément attachés.

Lourd vénérable, gros joyau, il était le conservateur des quatre āśramas (des quatre castes).

La terre qu'il protégeait était limitée par la frontière des Chinois et par la mer.

Dans une expédition il a, pour vaincre, brisé dans la grande mer des milliers de barques fraîches et blanches (réunies par des rotins) qui s'étendaient de tous côtés.

Il y a probablement ici une allusion à une expédition au Campa sur laquelle nous aurons occasion de revenir. Yaśovarman célèbre même de singuliers exploits physiques :

De son bras gauche il tua un éléphant en rut.

Le plus étrange est mentionné à trois reprises en ces termes :

D'un seul coup de son épée il brisait en trois morceaux une grande et dure barre de cuivre.

Il fendait en un instant une barre d'airain en trois d'un seul coup de son épée.

Il brisait en trois morceaux d'un seul coup d'épée un fer long, rond et dur, comme pour le punir de rivaliser avec son bras.

Exagération manifeste mise à part, ce dernier exploit peut s'expliquer par un jeu d'adresse plutôt que de force, très commun chez les Cambodgiens actuels. Tenant d'une main une canne à sucre, ils l'appuyent sur le sol de manière à la faire cintrer fortement sans aller jusqu'à la rupture et, d'un seul coup de couteau bien appliqué, ils la coupent en trois morceaux. On voit qu'il faut décidément en rabattre de tous les éloges que Yaśovarman se décerne lui-même ou se fait décerner par ses panégyristes officiels.

Je n'insisterai pas sur le curieux caractère que présentent les nombreuses règles religieuses édictées dans ses inscriptions sanscrites; lois somptuaires; tenue et discipline des couvents; fournitures et distributions aux ascètes, aux religieux, aux élèves; hospitalité et honneurs à rendre aux hôtes distingués, selon leur rang social; droit d'asile et autres immunités; défense de tuer les créatures inoffensives dans le voisinage; entrée interdite aux infirmes, contrefaits et gens de mauvaise vie; peines édictées qui sont des amendes s'élevant proportionnellement au rang des délinquants et des châtiments corporels pour les gens du commun, etc. Un point seulement doit retenir notre atten-

tion. La communauté, dit M. Barth, paraît chargée de faire des offrandes funèbres pour les pauvres, les délaissés, les inconnus, ceux qui sont morts au loin, dans l'abandon, et une portion spéciale de son revenu est affectée à ces cérémonies qui ont lieu aux équinoxes et aux éclipses, par exemple :

Quand il y a présentation de gâteaux funèbres qu'on fasse une offrande de grains de riz pour le fidèle qui venait sacrifier à l'āsrama.

Ceux qui par dévouement sont tombés sur le champ de bataille, les dévoués qui ont rendu l'âme, ceux qui sont morts sans pain (ou sans gâteau funèbre) malheureux, délaissés, dans l'enfance ou dans la vieillesse.

Pour tous ceux-là qu'on fasse chaque fois à la fin du mois une offrande funèbre de gâteaux pour lesquels on emploiera quatre ādhakas de grains de riz.

Les gâteaux se feront dans l'āsrama puis on les apportera tous ensemble et on fera l'offrande ici sur le bord de cet étang de Yaśodhara.

Une inscription khmère très curieuse, trouvée dans le grand monument de Bantéai Chhmar, semble indiquer que des honneurs posthumes plus grands encore pouvaient être rendus aux seigneurs morts pour la cause royale, aux dévoués qui s'étaient sacrifiés pour sauver la vie du roi.

Bantéai Chhmar « la forteresse menue » (ou bien « la forteresse du chat ») est le nom donné actuellement à des ruines très importantes situées non loin des monts Dangrêk, dans le nord de la grande province de Battambang, environ par 14° 10' de latitude nord et 100° 50' de longitude à l'est de Paris. Ce vaste ensemble de constructions faites de plain-pied et admirablement ouvragées, comprend : le *Baray*, l'étang à 600 mètres à l'est du temple principal, grand bassin rectangulaire mesurant environ 2,000 mètres est-ouest et 1,000 mètres nord-sud. Les énormes levées de son pourtour sont revêtues intérieurement par un mur en limonite, haut de trois mètres. Sans doute ce lac artificiel était alimenté par un ruisseau temporaire venant du nord-

est, car un déversoir à écluse, encore pavé et revêtu en limonite, avait été ménagé non loin de son angle sud-ouest. Le barrage ayant disparu depuis des siècles, le lac, quoique bien excavé, n'a plus d'eau à la saison sèche.

Au milieu de cet étang, l'îlot du Méboune, du temple secondaire qui est moins important que celui d'Angkor Thom en tant que constructions, présente successivement une première levée de terre de forme ovale, puis une ceinture de quatre bassins, une seconde levée de terre, un bassin-fossé rectangulaire parementé de murs à gradins, un mur d'enceinte en limonite (avec porte monumentale à l'est) qui enclôt un préau où se trouvent un édicule et une galerie conduisant de la porte monumentale à la tour-sanctuaire. Ce petit temple avait donc jadis une triple ceinture d'eau. Aujourd'hui tout est à sec.

À l'ouest, mais s'avancant de deux cents mètres sur les côtés latéraux du lac, une grande levée de terre rectangulaire mesurait environ 2,000 mètres nord-sud et davantage est-ouest. Elle devait former l'enceinte de la ville, probablement revêtue de madriers, de troncs d'arbres, rien n'étant resté de son revêtement.

À l'intérieur de cette enceinte, autour et à 150 ou 200 mètres du monument principal que nous verrons en dernier lieu, s'élevaient cinq temples secondaires, quatre aux points cardinaux et le cinquième au sud-est. Ces petits temples comprenaient généralement un fossé, un mur, un second fossé, un second mur, des portes monumentales, une tour-sanctuaire reliée par une galerie à une porte monumentale et flanquée d'un édicule; le tout en pierre de grès, sauf le mur qui était en limonite.

Au centre des levées, à 1,600 mètres droit à l'ouest du Méboune, à 600 mètres du lac, le temple principal avait pour première enceinte un fossé large de quarante mètres, aux

parois revêtues en limonite, long de plus de 1,000 mètres est-ouest et de 800 mètres nord-sud. Il était traversé au passage des axes par quatre chaussées semblables aux chaussées d'Angkor Thom, larges de 12 mètres, dallées et ornées de balustrades de dragons supportées par des géants. Ces chaussées accédaient à quatre portes monumentales sommées de tours au quadruple masque de Brahma. De gigantesques Garoudas raccordaient ces tours à un mur d'enceinte en limonite qui régnait sans discontinuité sur les quatre côtés du temple.

De ces portes monumentales partaient quatre avenues dallées, bordées de lions monolithes, longues de 250 mètres au moins, traversant une cour où étaient construits quelques édicules et galeries et conduisant à la deuxième enceinte du temple, galerie de bas-reliefs moins étendue que celle d'Angkor Vat, mais plus grande que la galerie extérieure du Bayon. Entre tous les anciens temples royaux du Cambodge, Bantéai Chhmar est le seul avec ces deux fameux monuments qui reçut l'honneur de cette décoration de galeries à bas-reliefs. Ces galeries de Bantéai Chhmar, à double colonnade extérieure de piliers, selon l'usage, et à mur de fond couvert de sculptures, sont ruinées aux trois quarts. Ce qui subsiste encore représente, de même qu'aux deux autres monuments cités, des scènes guerrières, des défilés princiers ou religieux et nombre de divinités brahmaniques plus grandes que nature dont plusieurs offrent cette particularité de porter un petit Bouddha sculpté sur leur haute coiffure cylindrique.

Les galeries des bas-reliefs entouraient un labyrinthe de galeries intérieures et de tours généralement décorées du quadruple masque de Brahma, dont l'état de ruine ne faciliterait guère la reconstitution du plan.

De nombreuses statues du Bouddha très anciennes, et aussi la particularité que je viens de signaler, semblent indiquer que

ce monument fut bouddhique, ou tout au moins que le bouddhisme ancien y eut son culte aussi bien que le brahmanisme. D'un autre côté, les sculptures naïves et massives permettent d'attribuer à Bantéai Chhmar une grande antiquité entre les monuments cambodgiens. L'inscription que nous allons examiner après cette longue digression prouve, il me paraît, que ce temple existait déjà lors du règne de Yaśovarman.

Sous les décombres des galeries de Bantéai Chhmar ont été trouvées sept inscriptions khmères, une grande de vingt-neuf lignes et six petites de une, deux, trois ou quatre lignes. Toutes étaient en médiocre état de conservation. L'écriture en lettres carrées, à fleurons, indique une époque fort postérieure à l'édification du monument. Malgré la particularité qu'y présente la lettre *r* souvent écrite avec deux branches, forme archaïque qui nous ramènerait à deux siècles en arrière, on peut dire que ces documents, par l'écriture comme par la teneur et par la langue même, semblent bien contemporains des courtes inscriptions que l'on trouve au Bayon, à Tanéi, à Bantéai Kedéi. Vers le *x^e* ou le *xii^e* siècle saka, alors que les traductions anciennes menaçaient de se perdre, des lapicides, grattant les fines arabesques ou rosaces primitives, inscrivaient sur les parois de ces vieux temples le nom des divinités brahmaniques qui étaient adorées dans les galeries et souvent mentionnaient aussi le personnage, prince ou princesse, seigneur ou dame, dont le nom avait servi à former le vocable de la divinité et dont les traits, le corps, *Vrahrûpa* avaient donné le modèle de la statue divine. A Bantéai Chhmar la situation des statues est quelquefois indiquée selon les points du compas.

La plus grande des inscriptions de Bantéai Chhmar, celle qui compte vingt-neuf lignes, écrite sur la paroi de droite d'une porte intérieure de galerie, est malheureusement endommagée, ce qui est d'autant plus regrettable que ce document unique

dans son genre expliquait les motifs de ces honneurs suprêmes octroyés par le roi Yaśovarman à quatre de ses *mantrī*.

En voici la traduction, sauf quelques lacunes :

Au milieu de la sainte galerie des bijoux (*vraḥ griha ratna*) est le dieu Śrī Śrīndradeva *forme* du Kamrateñ añ Śrī Śrīndra Kumāra rāja putra.

Au sud-est, le dieu Arjunadeva.

Au nord-est, le dieu Śrī Dharadevapuradeva.

Au sud-ouest, le dieu Śrī Devadeva.

Au nord-ouest, le dieu Śrī Varddhanadeva; tous *mantrī* (c'est-à-dire conseillers, ministres, mandarins).

Cette qualification et les explications qui suivent ne s'appliquent qu'aux quatre derniers personnages. Il n'est plus question du premier, qui était un prince du sang, mort jeune sans doute.

Lorsque le (ou *les*, la langue khmère ne distinguant pas plus les nombres que les genres) Bharata Rāhu Saṃvuddhi se révolta contre le roi Yaśovarman et monta à l'assaut du saint Palais royal (*vraḥ mandira*), toutes les troupes de la ville ayant pris la fuite, le roi dut venir combattre (en personne). Le sañjak (fidèle? dévoué? frère d'armes?) Arjuna et le sañjak Śrī Dharadevapura luttèrent pour défendre le roi et succombèrent en le couvrant. Après la répression de la rébellion le roi accorda les titres de Vraḥ Kamrateñ añ Śrī Nripasiṅha varman au sañjak Devapura, fils du sañjak Śrī Dharadevapura; il conféra le titre d'amteñ aux deux (défunts) sañjak et il combla leurs familles de biens et de faveurs.

Quand le roi fit invasion dans le Cāmpa qui est à l'orient, il s'empara de la forteresse (? *durggati*) que le roi du Cāmpa, nommé Śrī Jaya Indravarman, avait fait construire sur le mont Vek (le texte étant aussi ambigu que mal conservé, on pourrait lire qu'il fit mettre à mort le roi du Cāmpa sur ce mont Vek). Il plaça sur le trône un senapati du Cāmpa. Mais les Cāmpa firent tomber (le roi) dans une embuscade et le firent cerner par douze corps de troupes (semble-t-il, tout ce passage étant très obscur). Le roi fit reculer son armée en combattant jusqu'au mont Trayācar où les Cāmpa l'entourèrent en faisant monter leurs (guerriers à) turbans qui furent tous, sauf trente, mis hors de combat. Le roi descendit en se battant jusqu'au pied du mont où les Cāmpa l'entourèrent sans qu'un

seul osât se mesurer avec lui. Le sañjak Śrī Deva et le sañjak Śrī Vardhana, originaires tous les deux du pays de Vijayapura, demandèrent au roi l'autorisation de se dévouer pour lui. Les Cāmpa montant en foule les assaillirent à coups de javelots (littéralement : en lançant leurs lances) et ils tombèrent blessés au ventre. Le roi proclama que les souverains et les Khmèrs les honorerait tant que durerait le Kambujadeśa; il conféra à ces deux sañjak le titre d'amteñ et il érigea leurs statues.

L'écriture et la langue de cette curieuse inscription ne permettant pas de la faire remonter, ai-je dit, au delà du xi^e ou du xii^e siècle saka, il est évident qu'elle relate des faits qui sont antérieurs de deux ou trois siècles, car nous ne connaissons pas au Cambodge de roi nommé Yaśovarman, en dehors de celui qui monta sur le trône en 811 saka. La chronologie des rois du Cāmpa ne nous donne un premier Śrī Jaya Indravarman qu'en 887 saka, il est vrai; mais cette chronologie a une lacune précisément à l'époque du Yaśovarman cambodgien et le nom de Śrī Jaya Indravarman paraît avoir été porté par plusieurs rois du Cāmpa. Il n'y a donc pas là une réelle objection.

Yaśovarman eut, on le voit, un règne assez agité. Quant à sa fin, environnée d'un certain mystère, elle aurait été tristement tragique, si une dernière hypothèse qui le concerne se trouvait être exacte. Je suis, en effet, très porté à l'identifier avec ce roi lépreux des traditions indigènes, dont l'existence paraît bien certaine.

Dès le xiii^e siècle, l'officier chinois déjà cité en parle dans ces termes : « Il y eut jadis un roi qui fut affligé de la lèpre et ses sujets ne s'en sont pas effrayés ». Cette tradition est restée très vivace jusqu'aujourd'hui. La statue de ce roi, dépourvue des attributs royaux, il est vrai, existe encore bien connue même des Européens, sur un beau belvédère tout à proximité du palais, dans cette ville dont il fut le fondateur, disent les indigènes. Or nous avons vu que Yaśovarman pouvait, aux yeux du

peuple, être considéré comme le fondateur d'Angkor Thom : il en acheva la construction, fut le premier roi qui l'habita et lui donna même son nom. Il y a sur le socle de cette statue une inscription de deux lignes; mais elle est illisible, sauf ces deux mots *vrah aṅga* « corps sacré » qui semblent confirmer qu'il s'agit d'un roi.

De plus, à une journée de marche au nord-est d'Angkor, sur les dernières pentes du mont Koulèn, est un petit vallon bien abrité par les hauteurs voisines où murmure gaiement la petite rivière avant de sauter en dernières cascades pour couler en plaine et porter ses eaux toujours vives et abondantes à l'ancienne capitale. Ce vallon fut, selon la tradition, la retraite où le pauvre roi lépreux alla soigner ou cacher sa terrible maladie. On y montre l'endroit où il prenait ses bains dans le lit de la rivière, et à côté, la construction sur laquelle fut dressé le bûcher qui consuma sa dépouille mortelle.

L'examen des inscriptions sanscrites de Yaśovarman me semble confirmer cette hypothèse qu'il fut lui-même ce roi lépreux.

On sait que ces inscriptions sont de deux époques : les digraphiques, de l'année même de l'avènement du jeune prince dont elles chantent la gloire en annonçant le don du splendide temple de Śiva — celles-là ne sont pas en cause; — mais les stèles des angles de l'étang de Yaśodhara sont évidemment postérieures, au point que Bergaigne leur traducteur s'est finalement décidé, après hésitation, à les tenir pour posthumes. Elles sont, en effet, rédigées au passé : « Aujourd'hui encore, on dit, on sait, on voit telle ou telle chose de lui »; ainsi s'expriment-elles.

Selon M. Barth, ceci peut se réduire à un expédient de rédaction et il croit que ces inscriptions furent rédigées du vivant du roi. Nulle part on ne le dit uni à Śiva; aucun successeur ne se

nomme dans ces documents. Une stance de ces inscriptions, pleine de doubles sens comme tant d'autres, dit que « Yaśovarman était supérieur au soleil et à la lune par la manière de voyager (par la situation qu'il occupe dans l'autre monde), car ils touchent la terre du pied (avec leur rayon) et franchissent le pas (dépassent le séjour) de Viṣṇu ». Yaśovarman au contraire y demeure, expliquait Bergaigne. « Cette stance, dit M. Barth, est une de celles où Bergaigne pensait voir la preuve que Yaśovarman était mort quand furent rédigées ces inscriptions. Je crois qu'il faut entendre autrement ne serait-ce que pour une raison : l'inscription est śivaïte, et quelle qu'ait pu être la croyance personnelle de Yaśovarman, ce n'est pas au paradis de Viṣṇu (hareḥ pada) que notre texte l'aurait placé. » (*Notices et Extraits*, p. 336-516.)

Le nom posthume, *Paramaśivaloka*, c'est-à-dire le Prince qui est allé « au monde de Śiva suprême », donné à Yaśovarman dans diverses inscriptions en langue indigène, vient, je crois, à l'appui de l'opinion de M. Barth. Même l'inscription khmère du Phiméanakas, gravée, selon toute vraisemblance, très peu de temps après la mort du roi, lui donne ce nom posthume. Les inscriptions de l'étang de Yaśodhara furent donc rédigées du vivant du roi, mais, me semble-t-il, vers la fin de son règne alors que, frappé par son épouvantable infirmité, il avait déjà quitté sa capitale. Ces inscriptions paraissent contenir des allusions, forcément discrètes mais suffisamment significatives, à son malheur et à sa retraite. Tels sont les passages suivants :

Même dans l'adversité, il n'abandonna jamais la vertu.

Comment donc Lakṣmi a-t-elle pu renoncer à ses embrassements ?

Le lieu profond où il a été porté.

Il s'est réfugié dans une retraite qui est le souvenir des hommes.

Sa gloire avait pour séjour une haute montagne.

Ce dernier passage, déjà cité plus haut, pourrait contenir,

il est vrai, une allusion à la tour de Phiméanakas, que Yašovarman érigea dans le Palais royal même, ce genre de tour étant appelé couramment « montagne » aussi bien dans les textes sanscrits que dans les textes indigènes.

Yašovarman termine en devenant pathétique; il pousse un cri de détresse, s'abaisse aux supplications et conjure ses successeurs :

C'est lui, répète-t-il, qui a creusé cet étang pareil au disque de la lune...

Et voici ce qu'il demande avec instance à tous les futurs rois des Kam-bujas, lui qui marche à la tête des bienfaisants :

Défendez cette œuvre pie dont j'ai voulu faire un pont.

Par égard pour moi qu'on n'emène pas captifs les très peu nombreux gardiens de l'étang et qu'il ne leur soit fait aucun mal...

Les arbres, ces tendres veaux de la terre qu'elle nourrit des eaux de cet étang comme du lait de ses mamelles et qui font entendre le doux murmure de leur voix enfantine (ou qui ont pour doux murmure le ramage des oiseaux), défendez-les contre toute atteinte de ce serpent, le méchant.

Les généreux donnent volontiers même de précieux bijoux à leurs suppliants. Comment ne m'accorderiez-vous pas ce (que je vous demande) ici, rien que de l'eau ?

Et je sais très bien que supplier, c'est la mort surtout pour un roi. Et pourtant que cela soit (fait)! Car la mort pour une cause sainte est un bien pour les bons. Je vous supplie donc, vous qui ne refuserez pas.

(Inscriptions du Thnâl Baray, dans les *Notices et Extraits*).

« Nous ne connaissons pas la date de la mort de Yašovarman dit M. Barth. La stance 7 de l'inscription de Phimanakas n'a pas été écrite de son vivant. Or, en présence des détails minutieux avec lesquels est donnée la date de cette inscription, on a tout lieu de croire que celle-ci a été rédigée immédiatement à l'occasion du fait qu'elle relate. Il résulte donc de notre texte que Yašovarman était mort en 832 saka et il ne faudrait pas

moins qu'une donnée expresse qui fait défaut jusqu'ici pour établir le contraire. »

Sur l'autre paroi de la porte du sommet du Phimanakas, en face de l'inscription sanscrite dont il vient d'être question, est gravée une inscription khmère de la même date et due au même auteur, à Satyavarman, l'ancien ministre de Yaśovarman. Ce texte indigène fournit une preuve très positive confirmant l'opinion de M. Barth. Il parle en effet de Yaśovarman en ces termes : « le roi qui est allé au Paramaśiva (loka) ». Malgré la lacune des deux dernières syllabes provenant d'une écaillure de la pierre, il n'y a pas de confusion possible : Yaśovarman était mort en 832 saka (= 910 A. D.), après vingt ans environ de règne et, selon quelque vraisemblance, avant d'avoir atteint l'âge de quarante-cinq ans.

Nous savons qu'il eut pour successeurs à Yaśodharapuri ses deux fils, Harṣavarman I^{er} et Iṣanavarman II, dont les règnes sont quelquefois accolés comme si leur père leur avait transmis le trône en commun; que, en 850 saka (= 928 A. D.), Jayavarman IV, oncle des deux précédents, quitta Angkor Thom en montant sur le trône et alla fonder sa résidence à Chok Gargyar, là où sont les ruines dites de Koḥ Kér, province de Kompong Soay, lieu qui fut aussi la capitale de son fils cadet et successeur, Harṣavarman II; mais que le fils aîné de Jayavarman IV, qui prit en montant sur le trône le nom de Rājendrarman, revint immédiatement, 866 saka (= 944 A. D.), se fixer dans la somptueuse et magnifique ville de Yaśovarman « qui avait été longtemps abandonnée », dit une inscription, et qui resta dès lors la capitale officielle des souverains des Kambojas.

Bibliothèque
SALOMON REINACH